en eux, c'est notre propre misère avec laquelle nous avons tenté de nier leur existence, de tolérer leur mort. Ce que nous avons à envier chez eux, c'est désormais ce qu'ils lisent dans le monde, que le monde lit en eux, et donc : *ce que nous ne savons plus du monde et que le monde ne peut plus lire en nous*.

Les migrances font partie de cette mondialité qu'il nous faut mettre en œuvre. Ne pas les organiser, ne pas *tout réorganiser* avec elles, n'assure aucune protection aux Nations. Bien au contraire. C'est ouvrir la voie aux assèchements éthiques.
On ne démondialise pas l'humain.
On ne saurait l'éjecter de la mondialité !
Avec humilité, bienveillance, éclats poétiques et créativités, on ne peut que lui organiser une aisance planétaire multi-trans-culturelle. Le « trans » désarme les frontières, les réenchante ainsi. Ce que vivent les migrants relève d'une seule aventure, très ancienne, qui continue encore : notre aventure humaine. Aucun





humain ne saurait en être l'impassible spectateur ou s'exonérer du poids de ses souffrances.
Il n'y a qu'un seul film.
La fin sera la même pour tous.
À travers eux, c'est toujours la vie qui vient, qui bondit, qui traverse, qui appelle, ce n'est jamais la mort. S'opposer à la vie c'est comme choisir la mort, faire souffrir, faire mourir, mourir soi-même infiniment. Ce qu'ils vivent n'est pas le destin d'une horde, l'indistinct d'une masse, ce sont des poussées individuelles qui construisent des « personnes » dans l'émulsion du monde. La masse s'égaille, les personnes restent. Leurs expériences s'additionnent et font partie du monde. Le façonnent, le construisent. Seule une politique du soin porté à l'individu, permettant à chacun de se construire une radieuse personne dans le tissu grand déplié du monde, favorisera des régulations mondiales efficientes, lesquelles prendront soin à leur tour de la qualité des liens trans-sociétaux, de la préservation des biens communs, à commencer par notre petite planète. Seule une politique du soin porté à l'individu pourra quelque peu deviner cet autre imaginaire.

L'élection de M. Trump a commencé dès le premier migrant naufragé avec sa famille dans une mer d'indifférence. Elle s'est poursuivie au fil de ces milliers de morts qui rythment nos mois et nos semaines. Tout se résume un peu là : les frustrations, les pauvretés et les misères qui s'en prennent à l'esprit. Ce qu'il y a de désespéré dans l'assaut aux frontières peut dans un autre contexte assaillir les urnes, zébrer d'irrationnel le ciel démocratique. Si des sociétés, des institutions, des États, des niveaux de conscience, des intensités inouïes de communication sont capables d'accepter les catastrophes migrantes, c'est que cet inacceptable prospère déjà dedans leur quotidien. Il y a des bouts de Trump en chacun de nous, à plus ou moins forte densité, de sorte plus ou moins virulente. Trump est là, d'une manière ou d'une autre, dans ce que nous acceptons ou qui nous indiffère, ou qui nous semble normal. Dans nos lâchetés habituelles, nos petites ombres qui s'accumulent. Si Trump surgit dans tous les horizons, c'est qu'il gisait déjà bien installé en nous. L'erreur





serait de croire que nous sommes différents de ceux qui ont voté pour lui. Ce qui nous sépare n'est souvent qu'une variation d'intensité dans nos désenchantements, ou dans l'alchimie de notre frustration. Dans ce règne impérial qui a cours, ce ne sont pas seulement les misères qui s'installent, les précarités qui s'institutionnalisent, ce sont aussi les régressions éthiques qui exacerbent les désespoirs aux horizons plombés. Ce sont aussi les embardées instinctives du système médiatique, l'usure des Partis se réclamant des biens communs et du progrès social. C'est l'invalidation de toute alternative dans l'appauvrissement de l'offre politique, de sa pensée, de son courage, à commencer par ceux des hommes qui nous la font. C'est la faiblesse grandissante des États quand les défis réclament une volonté d'ensemble et de grandes décisions. Le capitalisme est tellement protéiforme et destructeur qu'il survivra longtemps, même dans un empire de ruines. Pas seulement les ruines d'une société ancienne, mais celles des fondements les plus nobles de l'esprit. Quand ces fondements se voient annihilés, les ruines

deviennent des gouffres. Le triomphe capitaliste résonnera comme un glas sans clocher et s'écroulera dans je ne sais quoi, sur l'assise exacte de sa victoire.

Dès lors, tous les combats sont liés.
Chacun se retrouve pour ainsi dire « refugié » dans chacun.
Une même dépendance relie et les uns et les autres.
Notre plénitude est faite de la plénitude de personnes inconnues qui pourtant sont en nous.
Tout l'inconnu du monde soutient notre connu, l'anime, le détermine aussi.
Le solidaire s'impose comme principe.
Pour chaque souveraineté nationale.
Pour chaque individu.
Une solidarité ardente et multiforme.
Les camps migratoires sont des lieux où quelque chose de nous s'étiole, où autre chose de nous s'ébranle vers autre chose.
Nous y avons une faiblesse et une force.
Faiblesse immense, force balbutiante.





En avoir conscience, considérer cette force et cette faiblesse ensemble, les associer comme une grâce, les transmuter en Relation. Nul n'avait tiré leçon relationnelle de la Traite des nègres ; la porte se vit ainsi ouverte aux génocides des Héréros et des Namas, aux camps nazis, aux goulags, aux carnages coloniaux, aux exécutions d'anticolonialistes. Une perte de vigilance, ne serait-ce qu'une seconde, induit l'irruption d'inconcevables hurlants.

Alors, Hind a raison :
Filmer ces atteintes quotidiennes à l'humain qui nous semblent marginales, si loin de nos enjeux.
Jane a raison :
Offrir des petits déjeuners où virevoltent les images d'une humanité réaffirmée en bienveillance relationnelle.

Considérer que chaque vie est élan vers chaque vie. Que chaque vie ne peut que prendre soin de la vie. Rester sensible à ce que l'idée de l'humain, le nom d'*humanité*, a de plus humble et de plus lumineux. Un peu comme Saint-Exupéry qui

contemplait du haut de son avion, durant ses vols de nuit, l'archipel de ces petites lumières qui figuraient des villes, des villages, des hameaux, des demeures solitaires. Chacune de ces lanternes, infimes, enfouies dans la nuit impériale qui couvrait et le ciel et la terre, devenait une quintessence d'humanité, et emplissait le poète d'émotion. Chacune était un concentré d'attentes, de rêves, de réalisations, de projets et d'accomplissements. Chacune vivait à la fois de passé et d'avenir, d'immobile tout comme d'extension sans limites. Ces archipels ne faisaient pas disparaître la nuit. Ni sur terre ni dans le ciel. Ils la remplissaient d'une douce poétique. D'une danse de permanences et de résolutions qui faisait de la nuit une amorce d'aubes promises et d'aubes inéluctables. Un seuil grandiose, disponible pour l'illumination de tout l'esprit humain.

Césaire proposait de ne pas désespérer, comme le faisaient souvent les paysans créoles. Avançant par les sentiers de nuit, ces derniers se voyaient environnés d'un vol de bêtes-à-feu qui n'éclairait ni le ciel ni la terre, et n'ouvrait de





perspective à aucun vrai chemin. Ils s'écriaient alors : *Les bêtes-à-feu n'éclairent que pour leur propre corps !* Césaire soulignera à quel point ces petites lueurs vivantes étaient bien plus précieuses que les grands projecteurs ou les aubes salvatrices. Par leur présence même, elles modifiaient l'ensemble de la nuit. Sans montrer de chemin, elles signifiaient des possibles virevoltants, insistants, persistants, aussi nombreux qu'il y avait de lueurs, et qui, de se maintenir, faisaient de cette nuit même l'écrin d'un devenir.

Les lumières et les ombres sont d'emblée totales. Chacune est la source de l'autre, son assise, son élan.
Chacune propage l'autre à une intensité là même considérable.
Si une lueur ne touche qu'une personne, ne stimule qu'un enfant, ne perce qu'un coin de l'horizon, c'est malgré tout la victoire d'une résonance dont l'onde ne saurait s'épuiser. L'élection du fou à la mèche blonde a été une nuit tombée sur la démocratie. Mais elle a allumé de par le monde une nuée colossale, qui nous montre que cette

nuit est grosse d'une myriade de futurs, tandis que la demi-aube ou demi-nuit que nous aurait offerte une autre possibilité conforme à nos aveuglements n'en aurait mis en valeur aucune. C'est la nuit puissante qui oblige à une aube puissante.
C'est la nuit puissante qui offre le prisme d'un soleil d'égale intensité aux images déclenchées par la plus petite lueur.

Oui, mes chères, vous avez raison, ne pas baisser la tête. Ne pas fermer les yeux. Ne pas différer le désir. Fixer plus que jamais l'obscur en déclenchant pour soi, en inventant pour tous, des virgules de lumière.
*Aucune douleur n'a de frontières !*
*Aucune douleur ne demeure orpheline !*
Aucune souffrance infligée au vivant n'a de limite en elle.
La victime est en nous et le bourreau aussi. Les menaces font alliance et nous affectent ensemble. Chacun de nous est une cible sans abri. Une ligne de front et une antenne de transmission. L'inaction confère à la moindre indécence une

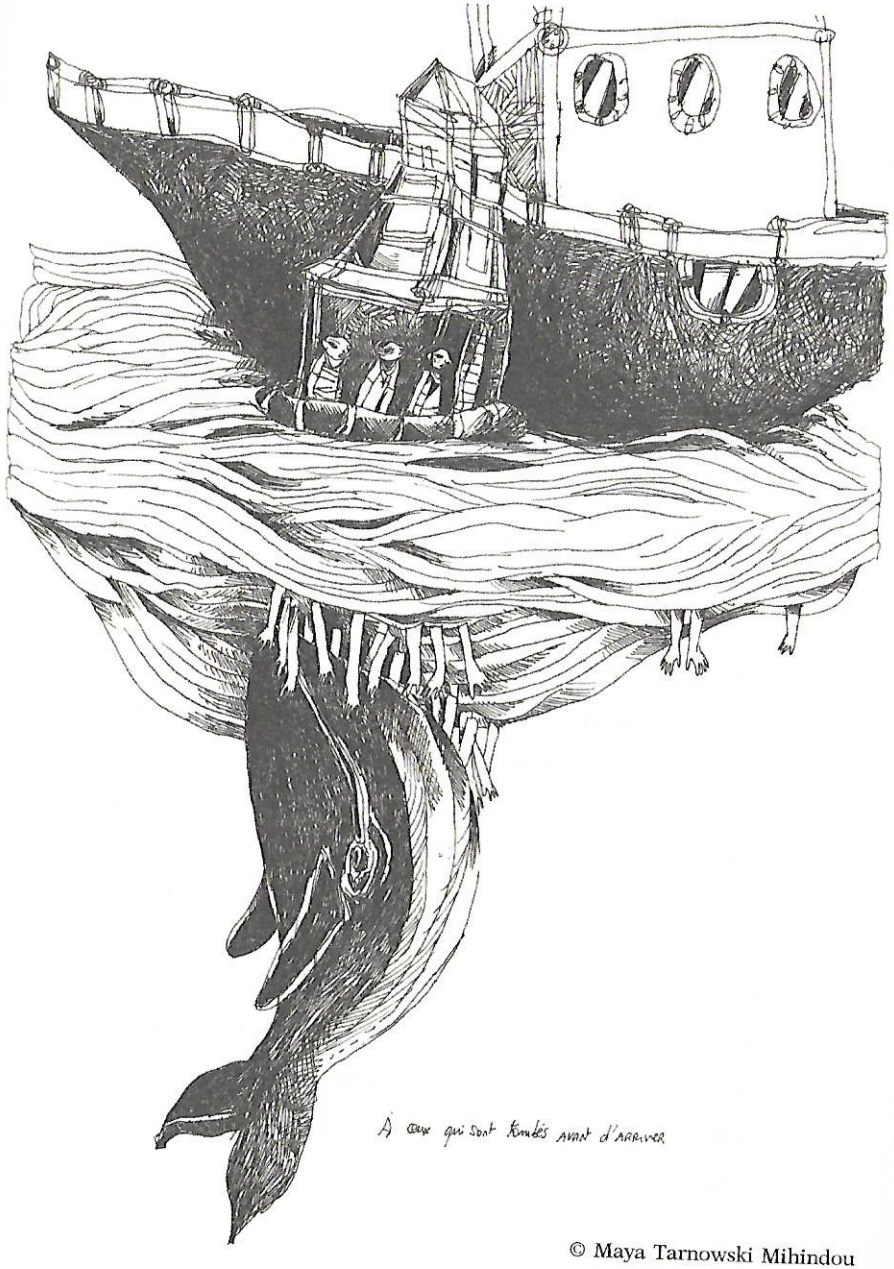




impulsion terrible. Un enfant qui meurt en Méditerranée récapitule les ignominies tolérées durant des millénaires par la conscience humaine, et nous accuse avec. Et ceux qui l'ont laissé mourir se réclament de nous, et nous installent à leur chevet comme en complicité. La Traite a prospéré à un niveau de conscience nourri par les Lumières. Notre actuel niveau de conscience, qui est celui – phénoménal – d'une conscience connectée, s'infecte de la moindre lâcheté, mais il accueille avec autant de force et de rapidité un simple refus, un rien d'indignation, une colère, un sourire, un café… le moindre éclat où se voit protégée l'intégrité vitale, et soutenue, comme un ultime flambeau, la dignité humaine.

Alors oui, dans cette nuit, sur ce radeau, dessous cet horizon glacé, au cœur des abris frissonnants, des camps et des bivouacs, détruits à chaque instant recommencés toujours, en Europe, mais aussi en Asie, en Afrique, en terre des Caraïbes et des autres Amériques dans les géographies insoupçonnées du vent, en étincelles de sel, en étincelles de ciel, des poètes et de grands êtres

humains – Glissant, Pasolini, Edgar Morin, les chasseurs du Manden, et mon François Villon, Georges Didi-Huberman, Césaire, René Char, Perse peut-être vers le haut et très loin, André Gorz, Derek Walcott, Mahmoud Darwich, García Márquez, mon Saint-Exupéry, Mireille Delmas-Marty, Monchoachi, Deleuze, Bacon, Rabelais, Gérard Fromanger, Abdelwahab Meddeb, Miles Davis, Abdellatif Chaouite, Achille Mbembe, Fabienne Brugère, Bruno Guichard, Banksy, Bob Marley, Machado, Moustaki, Kateb Yacine, Frankétienne, Michel Agier, Brassens, Kundera, Montaigne, mon Hector Bianciotti, ce cher Rimbaud, Tagore et Rilke, et tant d'autres et tant d'autres, en sentimographie et en sentimenthèque… – se disent sensibles aux voyages qui n'aboutissent jamais, aux errances qui parviennent et aux nuits qui éclairent les rives d'un autre monde…




© Maya Tarnowski Mihindou